

Westerbork

PAR PHILIP MECHANICUS

Traduit du néerlandais par Daniel Cunin.

Né en 1889 dans une famille du prolétariat juif d'Amsterdam, l'autodidacte Philip Mechanicus a mené une brillante carrière de journaliste. Après avoir exercé son métier aux Indes néerlandaises puis au sein du quotidien l'*Algemeen Handelsblad*, il est licencié en juillet 1941 sous la pression de l'occupant nazi. Le 25 septembre 1942, il est contrôlé dans la rue; comme il ne porte pas l'étoile jaune, il est arrêté, envoyé durant un mois en prison avant d'être transféré au camp d'Amersfoort puis interné dans celui de Westerbork (province de Drenthe) où il est immédiatement hospitalisé: il a semble-t-il été maltraité à Amersfoort. Dès qu'il le peut, il écrit. Des lettres à ses proches bien sûr, mais aussi un journal dont le manuscrit conservé ne couvre que la période du 28 mai 1943 au 28 février 1944. Cet inconditionnel de la plume se considère comme un «reporter chargé de rendre compte d'un naufrage». D'une grande valeur documentaire, les treize cahiers qui nous sont parvenus ont été édités en 1964 sous le titre *In Dépôt, dagboek uit Westerbork* (En dépôt, journal de Westerbork).

Le 8 mars 1944, Philip Mechanicus est déporté à Bergen-Belsen, puis le 9 octobre à Auschwitz-Birkenau où, trois jours plus tard, il est fusillé en même temps qu'un groupe de Néerlandais et de Français. Le passage du *Journal* proposé ci-dessous se situe un jour après que les médecins ont demandé à Mechanicus de quitter la baraque où ils le gardaient en convalescence. Bénéficiant de protections au sein des services médicaux de Westerbork, le journaliste a passé deux mois à l'hôpital et près de sept dans les services de rééducation. Ces installations formaient un camp à l'intérieur du camp. Neuf mois après son arrivée à Westerbork, Mechanicus arpente le camp proprement dit à la nuit tombée.

Vendredi 30 juillet

Le régime a été renforcé. Conséquence du cours des choses, tant militaires que politiques. Les Allemands sont nerveux. Hier, un des officiers SS a laissé échapper: «Les Juifs ne vont pas tarder à voir ce que ces changements de circonstances signifient pour eux». Les circonstances ont donc changé. Pour commencer, la censure du courrier qui arrive a été renforcée. Depuis plusieurs jours, les agents de Lippmann & Rosenthal, qui n'ont pour ainsi dire plus rien à faire à présent que presque plus aucun transport n'arrive, sont chargés de la censure. Bien des fois déjà, des sujets du camp ont été convoqués pour se justifier au sujet d'expressions et de déclarations contenues dans des lettres qu'ils destinaient à des proches. Le contrôle sur l'activité des Juifs a lui aussi été renforcé: depuis hier, des SS procèdent à l'inspection des baraques et demandent à tous ceux qu'ils croisent dans la journée de se justifier. Celui qui ne peut fournir une excuse convenable est soit puni, soit incorporé dans le processus de travail. Pendant ce temps, le commandant demeure clément: depuis avant-hier, les Juifs sont autorisés, compte tenu de la chaleur exceptionnelle qui règne, à veiller plus longtemps que de coutume dans les baraques. Le premier soir jusqu'à onze heures et demie. Deux couples en ont profité pour s'éclipser. Hier soir jusqu'à onze heures. Beaucoup de Juifs redoutent que les nationaux-socialistes ne les envoient à la dernière minute, dans la précipitation, en Pologne. Pour l'instant, rien ne le laisse supposer. Hier soir, dans le noir, première déambulation vespérale dans le camp. Le boulevard des Misères m'a fait songer à une sorte de Kalverstraat: filles qui gloussent, bras dessus, bras dessous, parmi des passants qui font un petit tour, bien plus placides qu'elles. Au milieu du camp, une imposante cheminée qui touche le ciel lilas. D'un côté du camp, de petites fêtes autour d'un thé, de l'autre des couples fantomatiques qui se bécotent, se coulant tels des chats sur la lande. Dans l'une des ruelles, du jazz de l'orchestre de cabaret: *Bei mir bist du schön*, air strictement interdit en Allemagne en raison de sa connotation yiddish, écouté avec attention par des centaines de membres de la population du camp. Une véritable bourgade indienne d'Amérique centrale, perdue dans les prairies où la culture se manifesterait pour la première fois. Embêté dans ma baraque à cause de mes bagages. Ici, je n'ai rien qu'un lit qu'il me faut partager entre mon corps et mes bagages. À l'hôpital, je disposais de plus de place: il y a là un dépôt où je pouvais les entreposer; si je tenais à les garder, j'avais la possibilité de les remiser soit sous mon lit, soit derrière, à côté sur un petit banc ou encore en hauteur, sur une planche faisant office d'étagère. L'embarras du choix. Cela m'a permis au fil du temps de reconstituer un semblant d'effets. J'ai atterri ici pour ainsi dire les mains vides, avec rien qu'un pyjama, une chemise, un pantalon, une brosse à dents. Je ne me sentais pas privé, mon état de démuné-de-tout ne m'empêchait pas d'être heureux. Enfin, rien! La famille et des amis m'ont envoyé toutes sortes de choses, des vêtements, des livres, des conserves, et cætera. Je me suis réconcilié avec le fait de posséder à nouveau des affaires, je suis heureux de les avoir. Mais maintenant, ça m'encombre, je ne sais quoi en faire. Pour l'instant je les dépose sur un lit inoccupé: un sac à dos plein, un autre sac de vêtements, une petite valise contenant des denrées alimentaires, une pile de livres, un manteau d'hiver, un imperméable, des boîtes contenant des lettres, une dizaine de bricoles aussi. Tout ça perché au troisième si bien qu'il me faut faire à chaque fois de l'escalade. Aujourd'hui, l'ordre est tombé: je dois, comme

d'autres, débarrasser le lit; quelqu'un va l'occuper. Je me permets d'en douter; car un autre ordre venant de plus haut porte sur la même question, or sa seule visée est la propreté et le rangement. Il n'empêche, ce que je possède m'est un fardeau. Le tragique, c'est qu'il m'est impossible de me séparer de ces biens nouvellement acquis. Je n'en serais pourtant que plus heureux, tout autant que lorsque je suis arrivé ici, ne possédant rien que le strict nécessaire. En tout cas, je ne perdrais pas tout ce temps le soir pour me glisser dans mon lit ni le matin pour en sortir. Dès qu'il commence à posséder quelque chose, l'homme devient bête: il contrecarre son propre bonheur. Les gens n'ont donc tiré aucun enseignement de l'expérience récente? Je ne peux le croire. Il m'arrive d'avoir envie de demander à ma famille et à mes amis de ne rien m'envoyer: matériellement, ça va bien, mieux même à certains égards que durant ces années de guerre où j'étais à la maison, et certainement pas plus mal que pour eux. L'hiver passé, j'ai nagé dans les pommes; ces dernières semaines, les tomates affluent et voilà que les pommes remettent ça. Telle est la situation pour beaucoup d'entre nous. Ça et là sur les tables trônent des melons, des coupes de groseilles d'un rouge ardent ou d'un blanc auguste. En grande partie des dons faits par des chrétiens. Pas mal: ces roués nationaux-socialistes interdisent aux Juifs d'acheter des fruits, or les chrétiens nous en envoient de pleins colis. Pas mal non plus: l'Obersturmführer et ses sbires le savent, mais ferment les yeux. Pour une bagatelle comme l'achat de fruits à des chrétiens, des Juifs ont fini en prison ou en camp de concentration. Ils ont été battus à mort. Toutefois, je n'en fais part ni à ma famille ni à mes amis: après tout, je tiens aux marques d'amour et d'amitié qu'ils m'adressent, et si je ne recevais aucune pomme, aucune tomate, si, dans ce chaos, dans cette merde, je ne jouissais pas d'un certain bien-être matériel pour adoucir le quotidien, ça me manquerait beaucoup. Et je ne voudrais en aucun cas les priver de la joie qu'ils ressentent à s'occuper des membres de leur famille et de leurs amis.

Extraits de Philip Mechanicus, *In Depot. Dagboek uit Westerbork* (En dépôt, journal de Westerbork)
Herinneringscentrum Kamp Westerbork / Uitgeverij Verbum, Hooghalen / Laren, 2008, pp. 129-131.

L'ouvrage doit paraître en français en automne 2015 aux éditions Notes de Nuit sous le titre
Cadavres en sursis, journal du camp de Westerbork, dans une traduction de Daniel Cunin.